

LÉGENDES GAULOISES ET RÉVERIE

PRENEZ PATIENCE

Dans un petit village écarté vivaient une cinquantaine de familles laborieuses et aisées. Mais je ne parlerai ici que deux ménages. D'abord, un vieux garçon resté célibataire malgré ses quarante ans, sa beauté remarquable, une décoration gagnée en 1870, son brevet de capitaine et son esprit jovial. C'était beaucoup de qualités qui auraient pu, pourtant, le faire remarquer du beau sexe ; malgré cela il ne s'était pas marié.

Tout le monde le connaissait à cinq lieues à la ronde, par son surnom de : *Patience*.

Surnom à lui donné parce que personne ne l'avait jamais vu en colère.

L'autre ménage dont je veux parler était composé d'une jeune femme, très jolie, un peu coquette peut être, mariée à un riche et vieux gros homme qui grondait toujours, ne trouvant jamais rien à sa fantaisie.

Il n'était donc pas étonnant qu'une si belle femme fut peu amoureuse d'un si laid homme.

J'entends déjà quelques lecteurs dire : " Du moment qu'elle ne l'aimait pas, pourquoi l'avait-elle épousée ? "

Ignorez-vous donc qu'une jeune fille n'est pas toujours libre de choisir un mari à son goût ? L'influence des parents, les promesses du futur, sont autant de pièges où l'on tombe souvent malgré soi. C'est précisément ce qui était arrivé à notre héroïne.

Aussi, ne vivait-elle que de l'espoir de voir mourir bientôt son mari, et d'être libre alors d'en choisir un à son idée. Pour ma part, je ne la trouve guère coupable, et vous non plus, n'est-ce pas, chère lectrice ?

Dix longues années se passèrent ainsi dans l'attente de la délivrance, dans la souffrance même, car le vieux coquin de mari osait parfois lever la main sur la pauvre martyre et lui donner sur les joues fraîches et roses des caresses un peu trop fortes, trop bruyantes et trop douloureuses. C'e n'était guère le moyen de s'attirer l'estime et l'amour d'une belle femme !

La maladie, hélas ! ne venait jamais atteindre le barbare ; on eût dit que sa grosse carcasse faisait peur aux nombreuses maladies qui assaillent les autres mortels.

Cependant, le jour de la délivrance approchait ; il était même peu éloigné.

Un soir, le mari étant allé au cabaret, avala tant de verres de liqueurs, de bière et de vins fins, qu'on le transporta à la maison ivre mort. Sa constitution puissante ne put le tirer d'un pareil excès de gourmandise ; le lendemain matin, il avait cessé de vivre.

Dépeindre la joie qui remplit le cœur de la belle veuve serait difficile à faire. Il fallut, néanmoins, montrer de la douleur, pour ne pas être l'objet des critiques de la foule.

Soyez tranquilles, elle trouvera bien le moyen de faire croire à une douleur qu'elle n'a pas. Rien n'est plus intelligent, sous ce rapport, qu'une femme.

Voici le procédé ingénieux qu'elle m'a avoué avoir employé. Elle prit un oignon et le passa à plusieurs reprises sur ses yeux. *Les larmes coulèrent alors en abondance.*

Le lendemain, lorsqu'il fallut accompagner le défunt à sa dernière demeure, elle recommença à se frictionner les yeux avec l'oignon. Puis, elle prit dans une main une *petite pierre*, dans l'autre main elle tenait une *gousse d'ail*.

En suivant le convoi funèbre, elle portait à ses yeux le poir où elle serrait la *pierre*, en criant : " Ah ! mon Dieu, que cela est dur. " Puis, portant à ses yeux le poing où était l'*ail*, elle s'écriait : " Ah ! Seigneur, que cela est fort. " Elle essayait ensuite, avec son mouchoir, les larmes abondantes découlant de ses beaux yeux bleus.

Tous croyaient à sa douleur et tous la plaignaient. Une de ses compagnes lui parla ainsi : — Ne te désole donc pas ainsi, mon amie, tu ne peux rien à cela. *Prends donc patience*, et tout s'arrangera.

En attendant ces mots : " Prends donc Pa-

tience " la belle veuve pensa au célibataire, et dit à son amie :

— Oui, mais qui sait s'il voudra de moi ?

Cette amie ne comprit pas et se dit en elle-même : " Pauvre femme, la douleur lui fait perdre la raison ! "

Dix mois après, cette amie saisit la signification de la réponse faite au cimetière. Notre héroïne devenait la compagne heureuse de Patience.

Je suis heureux de pouvoir dire qu'elle aime son mari et en est aimée. Lors de ma dernière visite, elle m'a avoué, m'assurant même, qu'elle ne regrettrait nullement d'avoir agi ainsi.

Blâmez-la si vous le voulez. Quant à moi je trouve qu'elle a bien agi ; car elle a fait ce que son cœur et sa conscience lui conseillaient.

MORALE.—1o. Ne vous alliez jamais avec une personne que vous ne pourriez aimer.

2o. La véritable douleur est dans le cœur ; on ne doit point juger la peine d'autrui aux paroles qu'il prononce.

POURQUOI IL Y A DES PUCES AU MONDE

Voici une légende qui, je crois, pourra amuser ceux qui s'intéressent aux choses curieuses qui arrivent quelquefois en ce monde.

C'était au temps de Jésus-Christ, temps des miracles et des choses extraordinaires, comme chacun sait. Le Sauveur se promenait avec saint Pierre sur le bord de la mer, aux environs de la ville de . . . , cela importe peu à l'affaire.

Ils se promenaient donc, tout en causant ; lorsqu'ils trouvèrent sur la plage une jeune femme à l'air ennuyé, qui contemplant mélancoliquement les vagues de la mer venant ébourer à la limite que leur traça le Créateur.

Jésus, s'adressant à cette femme, lui dit :

— Eh bien ? pourquoi ne travaillez-vous pas ? Lorsqu'on est jeune comme vous, on ne doit jamais perdre une minute . . .

La femme, rouge de honte, lui répondit :

— Maître, c'est parce que je ne sais que faire.

Saint-Pierre, s'adressant alors à Jésus, lui dit :

— Seigneur, trouvez une occupation à cette femme si vous ne voulez qu'elle ne meure d'ennui. Jésus, se baissant, ramassa un objet qui était à ses pieds, et jeta le contenu sur la malheureuse en lui disant :

— Tiens, voilà qui t'amusera.

En effet, cet objet était rempli de puces !

La pauvre femme eut assez de travail pour les tuer ; mais elle ne réussit à les exterminer toutes. Voilà pourquoi il y a encore de si vilains animaux.

MORALE.—Nous devons toujours avoir une occupation.

Paul Calmet.

Armissan (France)



LA NATIONALITÉ DE SARAH BERNHARDT

Sarah Bernhardt n'est pas Française !

Voici qu'un M. J. H. Keables, vivant à Pendleton, dans l'Orégon (Etats-Unis), a reçu de sa mère, Mme L.-E. Bell, qui habite White-River, dans le comté de Tulare, en Californie, une lettre où se trouve le secret de la naissance, encore peu soupçonnée, de la grande tragédienne.

Celle-ci aurait écrit récemment à Mme Bell pour lui avouer qu'elle était sa jeune sœur, disparue de l'état de New York il y a trente-cinq ans.

Sarah Bernhardt, au moment où elle abandonna après une vive querelle de famille, la maison de sa tante, sœur de son père, Mme Mary Finfield, habitant à Rochester (État de New-York), avait

juste dix ans ; elle était du tempérament le plus volontaire et le plus indomptable.

Elle a changé de nom pour venir en France, car elle s'appelait vraiment Sarah King, étant fille d'un mouleur en plâtre, d'origine juive-française, nommé Kinsley King.

Sa plus jeune sœur l'a suivie dans cette escapade, qui s'est terminée au Conservatoire de Paris, après nombre d'années de détresse . . .

Les Américains sont dans la joie : ils annexent Sarah, leur incomparable idole.

* * * *

LE SERMENT GAULOIS

On savait que les chefs gaulois et les rois, dans les circonstances solennelles, prononçaient un serment curieux, mais on en ignorait jusqu'ici le texte exact.

M. d'Arbois de Jubainville en a découvert une formule authentique dans un document irlandais du septième siècle. Il l'a communiqué à l'Académie des inscriptions et belles lettres. En voici la traduction :

" Le ciel est sur nous, la terre au-dessous de nous, l'Océan autour de nous, tout en cercle. Si le ciel ne tombe pas jetant de ses hautes forteresses une pluie d'étoiles sur la face de la terre, si si une secousse intérieure ne brise pas la terre elle-même, si l'Océan aux solitudes bleues ne s'élève pas sur le front chevelu des êtres vivants, moi, par la victoire dans la guerre, les combats et les batailles, je ramènerai à l'étable et au bercail les vaches, à la maison au logis les femmes enlevées par l'ennemi "

Les Grecs connaissaient, paraît-il, cette formule de serment audacieux et sauvage.

* * * *

CURIEUX PARALLÈLE

Un voyageur qui a longtemps habité Paris et Londres, établit entre ces deux villes les curieux rapprochements qui suivent :

Paris est droit ; Londres tortueux.

Le cocher parisien s'assied sur le devant de sa voiture ; celui de Londres se tient derrière.

Paris est compacte ; Londres disséminé.

A Paris, les croisées s'ouvrent comme des portes ; à Londres, elles tombent comme des guillotines.

A Paris, les persiennes s'ouvrent en dehors ; à Londres, elles s'ouvrent en dedans.

Paris est collectiviste et se loge dans de vraies casernes ; Londres est individualiste et se loge dans son home privé.

A Paris, chacun a son concierge ; à Londres, chacun a son passe partout.

Paris travaille ; Londres trafique.

Paris marche ; Londres court.

Paris est gai ; Londres est triste.

Paris mange ; Londres dévore.

Il y en a ainsi plus de deux pages.

* * * *

UNE INDUSTRIE ÉGYPTIENNE

L'incubation artificielle, d'origine égyptienne, du reste, jouit encore dans ce pays de la même vogue qu'au temps des Pharaons. Un des établissements pour l'éclosion des œufs, décrit par le consul général des Etats-Unis dans un rapport adressé à son gouvernement, consiste en un vaste bâtiment construit en briques cuites au soleil, ayant 22 mètres de long sur 18 mètres de large et 5 mètres de haut. Il contient douze salles d'incubation, susceptibles de couvrir chacune 7,500 œufs à la fois ou 90,000 pour tout l'établissement. La saison de travail dure trois mois, mars, avril et mai, et pendant cette période, on fait trois séries d'opérations durant trois semaines chacune. On enlève les poussins pendant la quatrième semaine de chaque période, et on remet les appareils en état pour l'incubation suivante. Cet établissement fait donc éclore 270,000 œufs par saison et en obtient 234,000 poussins. Les pertes ne pourraient guère être réduites, car on est obligé de faire venir les œufs par grandes quantités et de localités éloignées, ce qui peut altérer leur vitalité. Les pertes subies par les poussins après leur éclosion sont excessivement faibles.